

**Pierre BRIANT
Collège de France
Février-mars 2008**

-II-

Alexandre le Grand dans l'œuvre de Voltaire

Chronologie simplifiée de Voltaire (1694-1778)

- 1715 : Mort de Louis XIV
- 1726 : Exil à Londres
- 1727 : Commence l'*Histoire de Charles XII*
- 1731 : Première édition (saisie) de l'*Histoire de Charles XII*
- : Premiers volumes de l'*Histoire ancienne* de Rollin
- 1734 : Montesquieu, *Considérations sur les Romains*
- 1736 : Débuts de la correspondance avec Frédéric
- 1740 : Avènement de Frédéric
- 1741 : Commence son *Essai sur l'histoire générale*
- 1745 : *Nouveau plan d'une histoire de l'esprit humain*
- 1748 : *L'Esprit des Lois*.
- 1750 : Départ pour Berlin.
- 1751 : Parution du *Siècle de Louis XIV*.
- 1756 : Début de la guerre de sept ans
 - : Écrit l'Article « Histoire » pour l'*Encyclopédie*
 - : Première parution de l'*Histoire générale depuis Charlemagne*.
- 1757 : Débute les recherches pour une Histoire de Pierre le Grand
- 1760 : Parution de la première partie de l'*Histoire de la Russie*
- 1762 : Prise du pouvoir par Catherine II
 - : Nouvelle édition de l'*Essai sur les mœurs*.
- 1763 : Parution de la seconde partie de l'*Histoire de la Russie*
- 1770 : Début des *Questions sur l'Encyclopédie*
- 1774 : Mort de Louis XV
- 1775 : Soutien Turgot
- 1776 : *La Bible enfin expliquée*
- 1777 : *Commentaire sur l'Esprit des Lois*.
- 1778 : Mort de Voltaire

Alexandre le Grand dans l'œuvre de Voltaire

2.1-Le choix du sujet

- 2.1.2. Histoire ancienne/histoire moderne
- 2.1.2. Histoire de l'Europe/Reste du monde
- 2.1.3. La manière d'écrire l'Histoire : pas accumulation de faits

2.2.- Rois, héros, grand homme

2.3. La place d'Alexandre

- 2.3.1. Alexandre dans la Correspondance de Voltaire
- 2.3.2. Alexandre dans les livres d'histoire
 - 2.3.2.1. Alexandre et l'ambassadeur scythe : le débat sur la barbarie.
 - 2.3.2.2. Voltaire, Alexandre et Jérusalem

2.4. Bilan

Voltaire et Hérodote, fable et histoire

« Mais quand Hérodote rapporte les contes qu'il a entendus, son livre n'est plus qu'un roman qui ressemble aux fables milésiennes. ... Le temps est si cher, & l'histoire si immense, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables & de telles moralités.... L'histoire de Cyrus est toute défigurée par des traditions fabuleuses... Hérodote fait tuer Cyrus dans une expédition contre les Massagètes. Xénophon dans son roman moral & politique, le fait mourir dans son lit....On ne sait autre chose dans ces ténèbres de l'histoire, sinon qu'il y avait depuis très longtemps de vastes empires, & des tyrans dont la puissance était fondée sur la misère publique; que la tyrannie était parvenue jusqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en servir à d'infâmes plaisirs au sortir de l'enfance, & pour les employer dans leur vieillesse à la garde des femmes; que la superstition gouvernait les hommes; qu'un songe était regardé comme un avis du ciel, & qu'il décidait de la paix & de la guerre, &c.

A mesure qu'Hérodote dans son histoire se rapproche de son temps, il est mieux instruit & plus vrai. Il faut avouer que l'histoire ne commence pour nous qu'aux entreprises des Perses contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands événements que quelques récits vagues, enveloppés de contes puérils ... Hérodote devient le modèle des historiens, quand il décrit ces prodigieux préparatifs de Xerxès pour aller subjuguier la Grèce, & ensuite l'Europe. ... »

QUELQUES JUGEMENTS DE VOLTAIRE SUR ALEXANDRE

(1737-1777)

Conseils à un journaliste sur la philosophie, l'histoire, le théâtre (1737)

« Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérants. Laissez Juvénal et Boileau donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatiguer d'encens s'ils avaient vécu sous lui ; qu'ils appellent Alexandre insensé ; vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre ce capitaine général de la Grèce... chargé de venger son pays... Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius ; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est là surtout qu'il faut considérer les rois ; et c'est ce qu'on néglige ».

Dictionnaire philosophique (1760)

« Il n'est plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choses neuves, et pour détruire les fables historiques, physiques et morales, dont on a défigurée l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérants de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur Alexandre, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs et dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il propose au lieutenant de police La Reynie, tantôt de le faire enfermer, et tantôt de le faire pendre....

Cette requête, présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise, ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. Alexandre aurait excipé qu'ayant été élu à Corinthe capitaine général de la Grèce, et étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; et qu'ayant toujours joint la

magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme et les filles de Darius ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, et qu'en tous cas il appelait de la sentence du sieur de La Reynie au tribunal du monde entier »

« Histoire », *Encyclopédie*, vol. VIII (1765)

« Après cette guerre du Péloponnèse, décrite par Thucydide, vient le temps célèbre d'Alexandre, prince digne d'être élevé par Aristote, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'Univers. De son tems, & de celui de ses successeurs, florissait Carthage, & la république romaine commençait à fixer sur elle les regards des nations. Tout le reste est enseveli dans la Barbarie: les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord sont inconnus ».

Question sur l'Encyclopédie (1771)

« Quant on a un peu réfléchi sur Alexandre, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs et dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit, quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il propose au lieutenant de police la Reynie, tantôt de le faire enfermer et tantôt de le faire pendre.... ».

« Tout ce qu'on peut recueillir de certain, c'est qu'Alexandre, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles, qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, et celle du commerce du monde ; et qu'enfin Boileau ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que Boileau en eût fait autant en si peu d'années »

Essai sur les Mœurs

« Alexandre, que des déclamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, et qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit, homme sans doute digne du nom de *grand* malgré ses vices, avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le centre du commerce et le lien des nations : elle l'avait été en effet, et sous les Ptolémées, et sous les Romains, et sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Égypte, de l'Europe et des Indes » (*Essai sur les mœurs*, Chap. CXLI, t. II, p. 309-310)

« ... Alexandre, dans une vie très courte, et au milieu de ses conquêtes rapides, construisit Alexandrie et Scanderon, rétablit cette même Samarcande, qui fut depuis le siège de l'empire de Tamerlan, et bâtit des villes jusque dans les Indes, établit des colonies grecques au-delà de l'Oxus, envoya en Grèce les observations de Babylone, et changea la face du commerce de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, dont Alexandrie devint le magasin universel. Voilà, ce me semble, en quoi Alexandre l'emporte sur Tamerlan, sur Gengis, et sur tous les conquérants qu'on veut lui égaler » (*Essai sur le mœurs*, I, p. 807).

La Bible enfin expliquée, Les Maccabées (1777)

« Cet Alexandre forme la plus brillante époque de tous les peuples occidentaux. Il est triste que son histoire soit défigurée par des contes fabuleux, comme celle de tous les héros et de toutes les nations antiques... Si je voulais connaître Alexandre, je me le représenterais à l'âge de vingt ans, succédant au généralat de la Grèce qu'avait eu son père, soumettant d'abord tous les peuples, depuis les confins de la Thrace jusqu'au Danube, vainqueur des Thébains, qui s'opposaient à ses droits de général, conduisant trente-cinq mille soldats aguerris contre les troupes innombrables de ces mêmes Perses qui depuis vainquirent si souvent les Romains, enfin allant jusqu'à l'Hydaspe dans l'Inde, parce que c'était là que finissait l'empire de Darius. Je regarderais cette guerre mémorable comme très légitime, puisqu'il était nommé par toute la Grèce, malgré Démosthène, pour venger tous les maux que les rois de Perse avaient faits si longtemps aux Grecs, et qu'il méritait d'eux une reconnaissance éternelle. Je m'étonnerais qu'un jeune héros, dans la rapidité de ses victoires, ait bâti cette multitude de villes, en Égypte, en Syrie, chez les Scythes et jusques dans les Indes ; qu'il ait facilité le commerce de toutes les nations, et changé toutes ses routes en fondant le port d'Alexandrie. J'oserais lui rendre grâce au nom du genre humain. Je douterais de cent particularités qu'on rapporte de sa vie et de sa mort, de ces anecdotes presque toujours fausses, et si souvent absurdes. Je m'en tiendrais à ses grandes actions, connues de toute la terre. Ainsi les déclamations de quelques poètes contre les conquêtes d'Alexandre ne me paraîtraient que des jeux d'esprit. Je respecterais celui qui respecta la mère, la femme et les filles de Darius ses prisonnières. Je l'admèrerais dans la digue qu'il construisit au siège de Tyr, et qui fut imitée deux mille ans après par le cardinal De Richelieu au siège de La Rochelle. S'il est vrai qu'Alexandre fit crucifier deux mille citoyens de Tyr après la prise de la ville, je frémirais ; mais

j'excuserais peut-être cette vengeance atroce, contre un peuple qui avait assassiné ses ambassadeurs et ses hérauts, et qui avait jeté leurs corps dans la mer...

On n'a point assez remarqué que le temps d'Alexandre fit une révolution dans l'esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. Une nouvelle lumière, quoique mêlée d'ombres épaisses, vint éclairer l'Europe, l'Asie, et une partie de l'Afrique septentrionale. Cette lumière venait de la seule Athènes. Elle n'était pas comparable sans doute à celle que les Newton et les Locke ont répandues de nos jours sur le genre humain du fond d'une île autrefois ignorée du reste du monde. Mais Athènes avait commencé à éclairer les esprits en tout genre. Alexandre, élevé par Aristote, fut le digne disciple d'un tel maître. Nul homme n'eut plus d'esprit, plus de grâces et de goût, plus d'amour pour les sciences que ce conquérant. Tous ses généraux, qui étaient grecs, cultivèrent les beaux-arts jusques dans le tumulte de la guerre et dans les horreurs des factions. Ce fut un temps à peu près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis. Les hommes s'accoutumèrent peu à peu à penser plus raisonnablement, à mettre plus d'ordre et de naturel dans leurs écrits, et à colorer avec des dehors plus décents leurs plaisirs, leurs passions, leurs crimes mêmes. Il y eut moins des prodiges, quoique la superstition fût toujours enracinée dans la populace, qui est née pour elle.

Les Juifs eux-mêmes se défirent de ce style ampoulé, incompréhensible, incohérent, qui va par sauts et par bonds, et qui ressemble aux rêveries de l'ivresse quand il n'est pas l'enthousiasme d'une inspiration divine. Les sublimes idées de Platon sur l'existence de l'âme, sur sa distinction de la machine animale, sur son immortalité, sur les peines et les récompenses après la mort, pénétrèrent d'abord chez les Juifs hellénistes établis avec de grands privilèges dans Alexandrie, et delà chez les pharisiens de Jérusalem. Ils n'entendaient auparavant que la vie par le mot d'âme ; ils n'avaient aucune notion de la justice rendue par l'être suprême aux âmes des bons, et aux méchants qui survivaient à leurs corps ; tout avait été jusque là temporel, matériel et mortel chez ce peuple également grossier et fanatique. Tout change après la mort d'Alexandre sous les Ptolémées et sous les Séleucides ».

Voltaire et Alexandre : redites et répétitions

- donnant des **lois** au milieu de la guerre, formant des **colonies**, établissant le **commerce**, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient (1737)
- a bâti plus de **villes** que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit ; a changé le **commerce du monde** (1760)
- qui fonde beaucoup plus de **villes** que les autres n'en ont détruit, & qui change le **commerce de l'Univers** (1765).
- a bâti plus de **villes** que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit, quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le **commerce du monde**, il eut autant de **génie** que de valeur ; qu'il **change la face** de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, et celle du **commerce du monde** » (1771).
- fonda plus de **villes** qu'il n'en détruisit... avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le **centre du commerce et le lien des nations** (EM)
- construisit Alexandrie et Scanderon, rétablit cette même Samarcande, qui fut depuis le siège de l'empire de Tamerlan, et **bâtit des villes** jusque dans les Indes, établit des **colonies** grecques au-delà de l'Oxus, envoya en Grèce les observations de Babylone, et **changea la face du commerce** de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, dont **Alexandrie** devint le magasin universel (EM)
- bâti cette multitude de **villes**, en Égypte, en Syrie, chez les Scythes et jusques dans les Indes ; qu'il ait facilité le **commerce** de toutes les nations, et changé toutes ses routes en fondant le port **d'Alexandrie**. (Bible 1776)

LETTRES PHILOSOPHIQUES 1733

LETTRE X. SUR LE COMMERCE

« Depuis le malheur de Carthage, aucun peuple ne fut puissant à la fois par le commerce et par les armes jusqu'au temps où Venise donna cet exemple. Les Portugais, pour avoir passé le cap de Bonne-Espérance, ont quelque temps été des seigneurs sur les côtes de l'Inde, et jamais redoutables en Europe. Les Provinces-Unies n'ont été guerrières que malgré elles; et ce n'est pas comme unies entre elles, mais comme unies avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe au commencement du xviii^e siècle.

Carthage, Venise et Amsterdam; ont été puissantes; mais elles ont fait comme ceux qui, parmi nous, ayant amassé de l'argent par le négoce, achètent des terres seigneuriales. Ni Carthage ni Venise, ni la Hollande, ni aucun peuple, n'a commencé par être guerrier, et même conquérant, pour finir par être marchand. Les Anglais sont les seuls; ils se sont battus longtemps avant de savoir compter. Ils ne savaient pas, quand ils gagnaient les batailles d'Azincourt, de Crécy, et de Poitiers, qu'ils pouvaient vendre beaucoup de blé et fabriquer de beaux draps qui leur vaudraient bien davantage. Ces seules connaissances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre et agreste lorsque Edouard III conquérait la moitié de la France. C'est uniquement parce que les Anglais sont devenus négociants que Londres l'emporte sur Paris par l'étendue de la ville et le nombre des citoyens; qu'ils peuvent mettre en mer deux cents vaisseaux de guerre, et soudoyer des rois alliés. Les peuples d'Écosse sont nés guerriers et spirituels: d'où vient que leur pays est devenu, sous le nom d'union, une province d'Angleterre? C'est que l'Écosse n'a que du charbon, et que l'Angleterre a de l'étain fin, de belles laines, d'excellents blés, des manufactures, et des compagnies de commerce.

Quand Louis XIV faisait trembler l'Italie, et que ses armées, déjà maîtresses de la Savoie et du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie; il n'avait point d'argent sans quoi on ne prend ni ne défend les villes. Il eut recours à des marchands anglais: en une demi-heure de temps on lui prêta cinq millions; avec cela il délivra Turin, battit les Français et écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet: « Messieurs, j'ai reçu votre argent, et je me flatte de l'avoir bien employé à votre satisfaction. »

Tout cela donne un juste orgueil à un marchand anglais, et fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un citoyen romain. Aussi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Milord Townshend, ministre d'État, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité. Dans le temps que milord Orford gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, et où il est mort.

Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince; on a vu jusqu'à trente altesses du même nom n'ayant pour tout bien que des armoiries et une noble fierté.

En France, est marquis qui veut; et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser, et un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire: Un homme comme moi, un homme de ma qualité, et mépriser souverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession qu'il est assez sot pour en rougir; je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde ».

Voltaire, *Essai sur les Mœurs* (1753), Table de l'Introduction

- Introduction
- I. - Changements dans le globe.
- II. - Des différentes races d'hommes.
- III. - De l'antiquité des nations.
- IV. - De la connaissance de l'âme.
- V. - De la religion. Des premiers hommes.
- VI. - Des usages et des sentiments communs à presque toutes les nations anciennes.
- VII. - Des sauvages.
- VIII. - De l'Amérique.
- IX. - De la théocratie.
- X. - Des Chaldéens.
- XI. - Des Babyloniens devenus Persans.
- XII. - De la Syrie.
- XIII. - Des Phéniciens et de Sanchoniaton.
- XIV. - Des Scythes et des Gomérites.
- XV. - De l'Arabie.
- XVI. - De Bram, Abram, Abraham.
- XVII. - De l'Inde.
- XVIII. - De la Chine.
- XIX. - De l'Égypte.
- XX. - De la langue des Égyptiens, et de leurs symboles.
- XXI. - Des monuments des Égyptiens.
- XXII. - Des rites égyptiens, et de la circoncision.
- XXIII. - Des mystères des Égyptiens.
- XXIV. - Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, et de leurs rites.
- XXV. - Des législateurs grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'âme.
- XXVI. - Des sectes des Grecs.
- XXVII. - De Zaleucus, et de quelques autres législateurs.
- XXVIII. - De Bacchus.
- XXIX. - Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide.
- XXX. - De l'idolâtrie.
- XXXI. - Des oracles.
- XXXII. - Des sibylles chez les Grecs, et de leur influence sur les autres nations.
- XXXIII. - Des miracles.
- XXXIV. - Des temples.
- XXXV. - De la magie.
- XXXVI. - Des victimes humaines.
- XXXVII. - Des mystères de Cérès-Éleusine.
- XXXVIII. - Des Juifs au temps où ils commencèrent à être connus.
- XXXIX. - Des Juifs en Égypte.
- XL. - De Moïse, considéré simplement comme chef d'une nation.
- XLI. - Des Juifs après Moïse, jusqu'à Saül.
- XLII. - Des Juifs depuis Saül.
- XLIII. - Des prophètes juifs.
- XLIV. - Des prières des Juifs.
- XLV. - De Josèphe, historien des Juifs.
- XLVI. - D'un mensonge de Flavien Josèphe, concernant Alexandre et les Juifs.
- XLVII. - Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.
- XLVIII. - Des anges, des génies, des diables, chez les anciennes nations et chez les Juifs.
- XLIX. - Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.
- L. - Les Romains. commencement de leur empire et de leur religion; leur tolérance.

- LI. - Questions sur les conquêtes des Romains, et leur décadence.
- LII. - Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, et des fables des premiers historiens.
- LIII. - Des législateurs qui ont parlé au nom des dieux.

ROLLIN, LE CONQUÉRANT ET L'HOMME DE L'ART

« L'histoire des arts et des sciences, et de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain ; laquelle, en un certain sens, ne le cède point à celles des princes et des héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation et de gloire... [Il est] un autre ordre de grandeur, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite et du savoir... Ici, le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le prince, et souvent les devançant... La solide gloire de l'empire littéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler non pour soi, mais pour le genre humain ; et c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au-dessus de tous les autres empires du monde » (p. 405-406).

« Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'histoire, et qui attirent le plus l'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces héros si vantés dans l'antiquité ont-ils rendu de leur temps un seul homme meilleurs ? ont-ils fait beaucoup d'heureux ? Et si par la fondation des villes et des empires ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains, par les flots de sang qu'ils ont versés ? Ces avantages mêmes sont bornés à certains lieux et à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre ? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces princes, tous ces conquérants, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard ; ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, et des fantômes qui se sont évanouis

Mais les inventeurs des arts et des sciences ont travaillé pour tous les siècles. Nous jouissons encore du fruit de leur travail et de leur industrie : ils ont pourvu de loin à tous nos besoins ; ils nous ont procuré toutes les facilités de la vie ; ils ont converti à nos usages toute la nature ; ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous servir ; ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre et des abymes même de la mer de précieuses richesses ; et, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences, ils nous ont conduits aux connaissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme : ils nous ont mis dans les mains et sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit, à régler les mœurs, à former de bons citoyens, de bons magistrats, de bons princes » (p. 406-7).

Les vertus de 'grand homme' de Pierre le Grand

« Il avait de grands défauts, sans doute; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays, et dont plusieurs ont été exécutés? N'a-t-il pas établi les arts? N'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines? Votre Altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité [comparaison avec Alexandre meurtrier de Clitus] Le czar, dites-vous, monseigneur, n'avait pas la valeur de Charles XII: cela est vrai; mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ses côtés, a vaincu en personne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne dissimulerai pas ses fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non seulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les histoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois. A quoi servent ces registres de crimes et d'horreurs, qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte s'il n'en voyait des exemples? La fraude et le poison coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'Alexandre VI s'est soutenu par la fourberie, et a empoisonné ses ennemis?

Plût à Dieu que nous ne connussions des princes que le bien qu'ils ont fait! L'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique ».

Lorsque Pierre arrive au pouvoir, « les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains quand ils furent découverts par Cortez ».

« Il voulait être grand aussi par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un État et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie et de l'Europe : il voulait joindre par des canaux, dont il dressa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, et de ces deux mers à l'océan septentrional... Il a voyagé partout dans ses États, autant que ses guerres l'ont pu permettre ; mais il a voyagé en législateur et en physicien, examinant partout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant les chantiers, faisant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faisant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main » (p. 34-35).

Voltaire et la mémoire des rois

« Il y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particulière. Eu vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes: il n'y en a qu'un très petit nombre dont la mémoire se conserve; et ce nombre serait encore plus petit si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi, tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII avait pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François 1^{er} en faveur des arts et des sciences dont il a été le père; on bénira la mémoire de Henri IV, qui conquiert son héritage à force de vaincre et de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les arts, que François 1^{er} avait fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations des incendies et des pestes.

Entre les tyrans et les bons rois sont les conquérants, mais plus approchants des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante, on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices, ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moscovie, de tant de sultans, de califes, de papes, de rois, combien y en a-t-il dont le nom ne mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venue au point qu'à peine un souverain cesse de vivre que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte qu'un homme qui vivrait cent ans, et qui les emploierait à lire n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siècles, en Europe » (*Discours Ch.XII*).

Charles XII vu par Voltaire

« Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesses; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États: il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme; admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire ».

« Il parlait très peu, et ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé, dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu jusqu'à son loisir chez les Turcs que les *Commentaires de César* et l'*Histoire d'Alexandre*....

« Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui avait demandé ce qu'il pensait d'Alexandre: « Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler. — Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans.

Volney, Charles XII et Alexandre

« Il me reste à parler de l'influence qu'exercent en général les livres d'histoire sur les opinions des générations suivantes, et sur la conduite des peuples et des gouvernements. Quelques exemples vont rendre sensible la puissance de ce genre de récits et de la manière de les présenter. Tout le monde connaît l'effet qu'avait produit sur l'âme d'Alexandre l'Iliade d'Homère, qui est une histoire en vers ; effet tel que le fils de Philippe, enthousiasmé de la valeur d'Achille, en fit son modèle, et que portant le poème homérique dans une cassette d'or, il alimentait par cette lecture ses guerrières fureurs. En remontant des effets aux causes, il n'est point absurde de supposer que la conquête de l'Asie a dépendu de ce simple fait, la lecture d'Homère par Alexandre. Ma conjecture n'est que probable ; mais un autre trait non moins célèbre, et qui est certain, c'est que l'histoire de ce même Alexandre, écrite par Quinte-Curce, est devenue le principal moteur des guerres terribles qui, sur la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, ont agité tout le nord de l'Eu-[121] rope. Vous avez tous lu l'Histoire de Charles XII, roi de Suède, et vous savez que c'est dans l'ouvrage de Quinte-Curce qu'il puisa cette manie d'imitation d'Alexandre, dont les effets furent, d'abord, l'ébranlement, puis l'affermissement de l'empire Russe, et en quelque sorte sa transplantation d'Asie en Europe, par la fondation de Petersbourg et l'abandon de Moscou, où, sans cette crise, le tzar Pierre Ier eût probablement resté. Que si l'historien et le poète eussent accompagné leurs récits de réflexions judicieuses sur tous les maux produits par la manie des conquêtes, et qu'au lieu de blasphémer le nom de la vertu, en l'appliquant aux actions guerrières, ils en eussent fait sentir l'extravagance et le crime ; il est très probable que l'esprit des deux jeunes princes en eût reçu une autre direction, et qu'ils eussent tourné leur activité vers une gloire solide, dont le tzar Pierre I^{er}, malgré son défaut de culture et d'éducation, eut un sentiment infiniment plus noble et plus vrai ».

Volney, *Leçons d'histoire prononcées à l'École Normale en l'an III de la République française* (1795), 3^e éd., Rossange frères, Paris, 1822, p. 120-121.

Charles XII	Alexandre
<p>1-Desseins non adaptés aux forces de son royaume ;</p> <p>2-Objectifs non adaptés aux forces de l'ennemi : pas en décadence, mais au contraire force croissante, y compris face au première défaite ;</p> <p>3-En conséquence, pas capable de mener une guerre longue, d'où assèchement des forces par un éloignement trop lointain et trop long : « La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on les détournait de son cours ».</p> <p>4-Décalé par rapport aux réalités, y compris la sienne propre : « Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris ; encore le suivait-il très mal. Il n'était point Alexandre ; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre ».</p> <p>5-Tout compte fait on ne peut pas attribuer le sort de la guerre à la Fortune, mais bien « à la nature des choses ».</p>	<p>1- Alexandre, avant de partir, sait garantir la tranquillité de ses arrières, et l'union de la Grèce contre la Perse.</p> <p>2-Empire perse en état d'infériorité militaire depuis les Guerres médiques ; incapable de se réformer. Rois orgueilleux, sensibles à la flatterie ; engagent la bataille par vaine gloriole.</p> <p>3-Ne part pas dans l'inconnu : sait profiter de la force de l'ennemi (richesses de la terre) pour son ravitaillement</p> <p>4-« Projet sensé... sage et bien exécuté... Saillie de raison ». Étapes préparées une à une : Granique, Issos, Arbèles.</p> <p>5-Prudence, valeur et témérité</p> <p>6-Sa politique de conservation des territoires, investissements. L'entente avec les Perses ; sa politique de fondation de colonies. Résultats après sa mort : pas de révolte Opposition avec les Romains et César.</p>

Quinte-Curce, les Scythes et Alexandre

« Les Scythes, au reste, n'ont pas, comme les autres Barbares, l'esprit grossier et sans culture: il en est, dit-on, parmi eux, qui ne sont pas étrangers à la sagesse, autant du moins qu'elle peut se rencontrer chez une nation toujours armée. Voici, d'après ce que l'on rapporte, comment ils parlèrent au roi. On trouvera peut-être leur éloquence bien étrangère à nos moeurs, qui ont l'avantage d'un temps et d'une civilisation plus éclairés; mais le mépris qu'on pourra faire de leur discours ne doit pas s'étendre à la fidélité de l'historien, qui recueille les traditions quelles qu'elles soient, sans les altérer. Il a donc été raconté que l'un d'eux, le plus avancé en âge, s'exprima en ces termes ».

« Toi qui te vantes d'aller à la poursuite des bandits (*latrones*), pour tous les peuples où tu es parvenu c'est toi le bandit (*latro*)... Maintenant, vers nos troupeaux tu tends une main avide, insatiables... car tu as beau être le plus grand et le plus puissant des hommes, personne ne veut souffrir un étranger pour maître. Passe seulement le Tanaïs, tu sauras jusqu'où s'étendent nos contrées; jamais cependant tu n'atteindras les Scythes: notre pauvreté sera plus agile que ton armée, chargée du butin de tant de nations. Au moment où tu nous croiras le plus éloignés, tu nous verras dans ton camp; nous poursuivons et fuyons avec la même rapidité. J'entends dire que les solitudes de la Scythie ont même passé en proverbe chez les Grecs: pour nous, les lieux déserts et étrangers à la culture humaine ont plus de charmes que les villes et les campagnes...Au reste, tu trouveras en nous des sentinelles placées à la porte de l'Asie et de l'Europe: sauf le Tanaïs qui nous en sépare, nous touchons à la Bactriane; au-delà du Tanaïs nous étendons nos demeures jusqu'à la Thrace, et la Thrace, dit-on, confine à la Macédoine. Voisins de tes deux empires, c'est à toi de voir si tu nous veux pour ennemis ou pour amis." Ainsi parla le Barbare ».

VOYAGE

DANS



LA HAUTE PENNSYLVANIE

ET DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK,

Par un Membre adoptif de la Nation Onéida.

Traduit et publié par l'auteur des LETTRES D'UN
CULTIVATEUR AMÉRICAIN.

T O M E P R E M I E R .

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-
des-Arcs, n° 16.

AN IX — 1801.

Discours de Koohassen

(Crèvecoeur, Voyages, I, p. 119-123

« En vivant comme les blancs, nous cesserons d'être ce que nous sommes, les enfants de notre Dieu, qui nous a fait chasseurs et guerriers. Nous penserons, nous agirons comme eux; et comme eux nous deviendrons menteurs; fourbes, dépendants, attachés au sol que nous cultiverons, enchaînés par des lois, gouvernés par des papiers et par des écritures de mensonges. Eh bien! avec leurs champs, leurs vaches et leurs chevaux, ces blancs sont-ils plus heureux, vivent-ils plus longtemps que nous ? Savent-ils dormir sur la neige, ou au pied d'un arbre comme nous ? Non ; ils ont tant de choses à perdre, que leur esprit veille d'inquiétude. Savent-ils mépriser la vie, souffrir et mourir, comme nous, sans plaintes ni regrets ? Non, ils y tiennent par trop de liens. A quoi donc sert l'argent, pour lequel ils travaillent tant? A faire des riches et des pauvres, à établir parmi eux le crime, la rancune et la jalousie. En devenant cultivateurs, il faudra donc appeler dans nos villages des juges pour nous tourmenter, y élever des prisons à hauts murs pour nous enfermer, et forger des chaînes pour nous retenir? Serons-nous alors, comme nos ancêtres, hardis, braves, fiers, oubliant le passé, contents du présent, peu soucieux de l'avenir? Non; l'hospitalité s'en ira je ne sais où, et ne reviendra plus parmi nous; car chacun voulant amasser aux dépens des autres, n'aura rien à donner à son voisin, qui ne sera plus son ami : comme les blancs, nous ferons tout ce qu'on nous dira de faire pour de l'argent; nous n'aurons plus de volonté. Qu'est-ce qu'un homme qui ne peut plus aller ici ou là, fumer, dormir ou se reposer ? Les plus riches voudront gouverner les plus pauvres; eh bien ! que feront-ils ces pauvres? Faudra-t-il qu'ils deviennent les esclaves, et qu'ils travaillent pour ceux qui seront tout luisants de graisse? Ce ne sera donc plus la force, le courage, l'adresse et la patience qui décideront de la réputation d'un homme ? Non : ce sera l'argent et la chaudière pleine. Un guerrier, dans les veines

duquel circule le sang d'un véritable Onéida, pourrait-il, voudrait-il jamais, parce que le malheur aurait frappé à sa porte, servir un riche poltron ? Non, pas plus que l'aigle des montagnes ne servirait le timide et lâche aigle pêcheur ; pas plus que le fier vautour ne servirait le ramier fugitif : au lieu de ployer comme le roseau du rivage, il résisterait comme le chêne des montagnes, ou, comme les abeilles, il irait dans les grandes forêts chercher l'indépendance et la liberté. Si jamais je perds ma volonté, et que je sois obligé d'obéir à celle d'un autre, parce qu'il sera plus riche que moi, je le *tomélaawker*a, j'enlèverai sa chevelure, après avoir mis le feu à sa wigwam, car qui me méprise est mon ennemi ; je descendrai les rivières de l'ouest, et dirai aux chefs des nations du Mississipi que les Unéidas sont devenus, comme les blancs barbus, des gratteurs de terre et de vils travailleurs à la journée. Oui ! plutôt que de me soumettre aux ordres d'un maître et de devenir un malheureux mercenaire, j'irai rejoindre mes braves ancêtres. Qu'est-ce que la mort, dont les lâches sont si effrayés ? Pour le chasseur, c'est le jour du repos, la fin de tous ses besoins ; pour le guerrier, celui de la paix éternelle ; pour les malheureux, le dernier terme de leur misère, la confiance et la consolation de tous ceux qui souffrent et pâtissent, l'asyle d'où l'on peut braver l'oppression et la tyrannie ».

Et nos femmes ! et nos enfants ! que deviendront-ils avec leurs champs de blé et de maïs ? Quels exemples de courage ; de patience, auront-ils sous les yeux dans ce nouvel état ? Occupés du travail des mains depuis leur enfance jusques à leur âge mûr, pourront-ils jamais apprendre à supporter la faim, la soif, le malheur, la mort ? Qui leur enseignera à ne pas redouter la dent et la chaudière de leurs ennemis, à mourir, comme des braves, en chantant leurs chansons de guerre ? Voyez les nations qui ont cessé de chasser pour se courber vers la terre ! Que sont-elles devenues depuis qu'elles ont des vaches et des chevaux, et qu'elles s'adressent au dieu des blancs ? Eh bien ! les blancs et leur dieu les méprisent, et ne les prennent pas par la main. Leur nombre diminue tous les jours. Si ces hommes osaient m'offrir de fumer dans leurs oppoygans, je leur dirais fièrement. Cawen, cawen.

Continuons d'être ce que nous avons toujours été, de bons chasseurs, de braves guerriers. J'espère que mon opinion est celle de la plus grande partie de ceux qui m'entendent, dont le sang n'a pas encore été blanchi par les neiges de l'hiver, ni refroidi par les glaces de la vieillesse. J'ai parlé ».

Voltaire, les Scythes, Alexandre et la politique russe en Asie centrale

- 1- « Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu, dans tous les temps, à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. Quinte-Curce met dans la bouche de je ne sais quels Scythes un discours admirable, plein de modération et de philosophie, comme si les Tartares de ces climats eussent été autant de sages, et comme si Alexandre n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perse, seigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale et des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter Quinte-Curce se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase et des déserts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus justes; et ils ont peint Alexandre, vengeur de la Grèce et vainqueur de celui qui voulait l'asservir, comme un brigand qui courait le monde sans raison et sans justice. On ne songe pas que ces Tartares ne furent jamais que des destructeurs, et qu'Alexandre bâtit des villes dans leur propre pays; c'est en quoi j'oserais comparer Pierre le Grand à Alexandre: aussi actif, aussi ami des arts utiles, plus appliqué à la législation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'Alexandre » (*Histoire de Russie*).

- 2- « Continuons l'examen de Quinte-Curce. Il lui plaît d'envoyer une ambassade des Scythes à Alexandre sur les bords du fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue telle que les Américains auraient dû la faire aux premiers conquérants espagnols. Il peint ces Scythes comme des hommes paisibles et justes, tout étonnés de voir un voleur grec venu de si loin pour subjuguier des peuples que leurs vertus rendaient indomptables. Il ne songe pas que ces Scythes invincibles avaient été subjugués par les rois de Perse. Ces mêmes Scythes, si paisibles et si justes, se contredisent bien honteusement dans la harangue de Quinte-Curce; ils avouent qu'ils ont porté le fer et la flamme jusque dans la haute Asie. Ce sont, en effet, ces mêmes Tartares qui, joints à tant de hordes du nord, ont dévasté si longtemps l'univers connu, depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Toutes ces harangues des historiens seraient fort belles dans un poème épique, où l'on aime fort les prosopopées. Elles sont l'apanage de la fiction, et c'est malheureusement ce qui fait que les histoires en sont remplies; l'auteur se met, sans façon, à la place de son héros » (*Pyrrhonisme*, 1768).

Voltaire : des Scythes aux Turcs

« Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européenne; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain, et qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérants et des dévastations; mais qu'un seul homme ait, en vingt années, changé les mœurs, les lois, l'esprit du plus vaste empire de la terre; que tous les arts soient venus en foule embellir les déserts; c'est là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire perfectionna ce que Pierre le Grand avait commencé. Une autre femme (Élisabeth) étendit encore ces nobles commencements. Une autre impératrice encore est allée plus loin que les deux autres; son génie s'est communiqué à ses sujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire: on a vu, en un demi-siècle, la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce et Rome. Et ce qui est plus admirable, c'est qu'en 1770, temps auquel nous écrivons, Catherine II poursuit en Europe et en Asie les Turcs fuyant devant ses armées, et les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie; et, quel que soit l'événement de cette grande guerre, la postérité doit admirer la Thomiris du Nord elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque ».

« On se fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle est la même que celle de tous les peuples conquérants. Ils ont tous été d'abord des sauvages, vivant de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au delà du Taurus et de l'Immaüs, et bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie, bien plus vaste que l'Europe, n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guère mieux une histoire suivie que les loups et les tigres de leur pays. Ces peuples du Nord firent de tout temps des invasions vers le midi. Ils se répandirent, vers le XI^e siècle, du côté de la Moscovie, ils inondèrent les bords de la mer Caspienne. Les Arabes, sous les premiers successeurs de Mahomet, avaient soumis presque toute l'Asie Mineure, la Syrie, et la Perse: les Turcomans vinrent enfin, qui soumirent les Arabes » (*EM*, I, p. 552-3).

Alexandre et Jérusalem selon Flavius Josèphe (VIII.1)

« Vers ce temps, Philippe, roi de Macédoine, mourut à Ægæ assassiné par Pausanias, fils de Kerastès, de la race des Orestes. Son fils Alexandre lui ayant succédé, traversa l'Hellespont, battit les généraux de Darius sur les bords du Granique ; puis, ayant envahi la Lydie, soumis l'Ionie et traversé la Carie, se jeta en Pamphylie, comme cela a été raconté ailleurs ».

« Jaddus promet à Manassès de construire un temple semblable à celui de Jérusalem sur la montagne de Garizim, la plus élevée du territoire de Samarie, et qu'il faisait ces promesses avec l'assentiment du roi Darius ». Puis, après Issos, lors du siège de Tyr, « Alexandre envoya de là une lettre au grand-prêtre des Juifs auquel il demandait de lui expédier des renforts, de fournir des provisions à son armée et, acceptant l'amitié des Macédoniens, de lui donner les présents qu'il faisait précédemment à Darius ; il ajoutait que les Juifs n'auraient pas à s'en repentir. Le grand-prêtre répondit aux messagers qu'il avait promis par serment à Darius de ne pas prendre les armes contre lui, et qu'il ne violerait pas la foi jurée tant que Darius serait vivant ».

« Dieu lui [Jaddus] apparut en songe et lui commanda d'avoir confiance, d'orner la ville de fleurs, d'en ouvrir les portes, et, le peuple en vêtements blancs, lui-même et les prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux, d'aller à la rencontre d'Alexandre sans redouter aucun mal, protégés qu'ils seraient par la providence divine. Jaddous à son réveil se réjouit vivement et rapporta à tous la vision qu'il avait eue ; puis, après avoir fait tout ce qui lui avait été ordonné en songe, il attendit l'arrivée du roi ».

Mably et Alexandre après Issos (Observations, 1749)

« Ce prince, je j'ai déjà dit, méditait des conquêtes en Asie pour affermir son autorité dans la Grèce, et c'est en conquérant qui ne songe au contraire qu'à tout renverser, sans vouloir rien établir, qu'Alexandre entra dans les États de Darius. Il soumet des Provinces sans penser comment il les conservera ; il se contente de les opprimer par la terreur de son nom ; il forme un Empire, dont toutes les parties sont prêtes à se séparer...

[Après Issos] Mais il me semble que c'est louer une faute. Pourquoi se jeter sur un pays ouvert, et qui sans effort, devait appartenir aux Macédoniens, si Darius était vaincu ? Pourquoi laisser à son ennemi le temps de respirer, de réparer et de rassembler ses forces ? Alexandre devait poursuivre la bataille après la bataille d'Issus, avec la même chaleur et la même célérité qu'il le poursuivit après la bataille d'Arbelles. Pendant qu'il fait le siège inutile de Tyr, qu'il perd un temps précieux en Égypte et dans le temple de Jupiter Hammon, Darius lève huit [220] cents mille hommes de pied et deux cents mille hommes de cavalerie, les arme, les exerce, et reparait dans les plaines d'Arbelles beaucoup plus fort que dans celles d'Issus, force son ennemi à exposer sa fortune et sa réputation aux hasards d'une seconde bataille, tandis qu'il aurait rendu la première décisive. [Refus des ouvertures de Darius] Cette réponse peu sensée a été admirée parce qu'elle déploie en quelque sorte [222] tout le caractère d'Alexandre, et porte à notre esprit l'idée d'une ambition et d'un courage sans bornes. Philippe aurait pensé comme Parménion, et faisant la paix avec Darius, aurait du moins tenté de former une monarchie, dont la trop grande étendue n'eût pas été un obstacle insurmontable à sa prospérité et à sa conservation ».

Qu'est-ce que des conquêtes dont l'unique objet est de ravager la terre ? Quel nom assez odieux donnera-t-on à un conquérant qui regarde toujours en avant, et ne jette jamais les [221] yeux derrière lui, qui marchant avec le bruit et l'impétuosité d'un torrent débordé, s'écoule, disparaît de même, et ne laisse après lui que des ruines ? Qu'espérait Alexandre ? Ne sentait-il pas que des conquêtes si rapides, si étendues et si disproportionnées aux forces des Macédoniens, ne pouvaient se conserver ? S'il ignorait des vérités aussi triviales, s'il ne démêla point les ressorts et le but de la politique de son père, ce héros devait avoir des lumières bien bornées ; si rien de tout cela au contraire n'échappait à sa pénétration, et ne put cependant modérer ses désirs ; ce n'est qu'un furieux que les hommes doivent haïr.

Voltaire, Persépolis et la Grèce

1-« La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin la philosophie même, quoique informe et obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Égypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers et magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appelèrent les artistes de la Grèce.

On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis, bâtie par les Perses; et les monuments de Balbek et de Palmyre sont encore, sous leurs décombres, des chefs-d'oeuvre d'architecture » (*E.M.*, Intro XXIV).

2- « Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cent mille ans d'observations astronomiques, dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf cents années du temps d'Alexandre. Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone, et de ces monuments plus vantés que solides dont les ruines mêmes sont détruites. Si quelque reste des arts asiatiques mérite un peu notre curiosité, ce sont les ruines de Persépolis, décrites dans plusieurs livres et copiées dans plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspirent ces mesures échappées aux flambeaux dont Alexandre et la courtisane Thaïs mirent Persépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'oeuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui sont encore debout ne sont assurément ni dans de belles proportions, ni d'un dessin élégant. Les chapiteaux, surchargés d'ornements grossiers, ont presque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes et aussi sèches que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées. Ce sont des monuments de grandeur, mais non pas de goût; et tout nous confirme que si l'on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siècles dans les annales du monde: ceux d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis, et de Louis XIV (*E.M.*, Avant-Propos).

3- « Le Louvre est un chef-d'oeuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation et les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie » (*Dict. phil.* « Antiquité »).